# Livres reçus : publications récentes

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue de linguistique romane**

Band (Jahr): **31 (1967)**

Heft 123-124

PDF erstellt am: **24.05.2024**

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

**Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

**http://www.e-periodica.ch**

# LIVRES REÇUS. PUBLICATIONS RÉCENTES

## COLLECTIONS, ANNONCES BRÈVES. REVUES.

— Dans l'élégante collection « Critica e filologia », que dirigent L. Caretti et C. Segre, M. B. TERRACINI a récemment publié un important et beau volume intitulé *Analisi stilistica, teoria, problemi* (Milan, Feltrini, 1966, 413 pages, 3 800 lires). Il renferme une série d'explications stylistiques (textes depuis Dante jusqu'à Pirandello), précédées de trois chapitres théoriques et historiques : « Il campo degli studi stilistici », « Linguistica e analisi stilistica », « Analisi stilistica è critica letteraria ».

— Dans les « Cahiers de psychomécanique du langage », publiés par le Département de linguistique de l'Université Laval, ont paru : n° 8, W. H. HIRTLE, *The simple and progressive forms, an analytical approach*. Québec, 1967, 115 pages ; n° 9, André JOLY, *Negation and the comparative particle in english*, Québec, 1967, 44 pages.

— M. Gunnar TILANDER nous a donné un nouveau fascicule, le quinzième, de ses *Cynegetica : Dois tratados portugueses ineditos de falconaria : Livro que fez Enrique emperador d'Alemanha e Livro que fez o mui nobre rei d'Ancos, publicados com Phisica Avium*, Karlshamn, 1966, 88 pages.

— Les « Publications de la Faculté des Lettres et Sciences humaines de l'Université de Montpellier » viennent de s'enrichir d'une étude de grande importance : *La phrase occitane, Essai d'analyse systématique*, par Robert LAFONT, P. U. F., 1967, 522 pages, 40 F. La syntaxe de la langue d'oc longtemps délaissée est maintenant sujet d'études menées avec les méthodes les plus sûres. Après Ronjat, et plus récemment M. Camproux, M. Lafont en a fait le sujet d'un travail de longue haleine. Cette brève note n'a d'autre but que d'attirer l'attention sur cette œuvre, en attendant un véritable compte rendu.

— Autre thèse récente et importante, celle de M. Arnulf STEFENELLI, *Der Synonymenreichtum der altfranzösischen Dichtersprache*, Wien, 1967, 327 pages. Les romanistes y trouveront l'analyse minutieuse de nombreux cas de synonymie : le bois (*bois, forêt, selve, boschage, gaut, gaudine*), le jardin (*vergier, jardin, jart, ort*), brûler (*ardeir, brusler, bruir, usler*), cheveu (*chevel, peil, crin, crine, come*)... C'est, en abrégé et pour de nombreuses notions, ce que M. Renson a fait pour les noms du visage.

P. G.

— *Cahiers de Lexicologie*, publiés par B. QUEMADA, n° 10, 1967, I. Didier-Larousse. Paris. — Le nombre des publications du Centre d'étude du vocabulaire français s'accroît progressivement : en même temps que les « Matériaux pour l'histoire du vocabulaire français » (M. Arveiller a rendu compte du troisième volume dans un précédent numéro

de la Revue), paraissent les « Documents pour l'étude de la langue littéraire » (quatre volumes ont paru, le cinquième est sous presse), et s'accumulent les « Index des mots des textes littéraires français. » Tout ce travail n'empêche pas M. Quemada de sortir régulièrement les *Cahiers de Lexicologie* et ce dixième numéro nous prouve que leur intérêt ne faiblit pas.

M. P. Guiraud commence, sous le titre « Mélanges d'étymologies argotiques et populaires », une série d'études sur l'étymologie de mots d'argot dont l'origine est restée obscure et discutable. La méthode d'analyse est celle qui a été définie dans « les Structures étymologiques du français » (Larousse, 1967) et l'ordre adopté est l'ordre alphabétique. Ce premier article contient les mots depuis Abadis « foule » jusqu'à Air (se donner de l') « s'enfuir ». (p. 1-19).

M. R. Lagane étudie une classe particulière de verbes appelés « Verbes symétriques », caractérisée « par le fait que chacun de ces verbes peut se trouver employé sous la même forme dans deux énoncés sensiblement équivalents avec le même syntagme nominal tantôt sujet, tantôt complément, selon le modèle : 1. Le soleil sèche le linge. 2. Le linge sèche. » Les questions que se pose l'auteur au sujet de cette classe de verbes sont les suivantes : Quelle est son importance numérique ? Peut-on relever des caractères communs à ces verbes autres que la propriété syntaxique qui les fait regrouper ? Quelles sont les conditions de concurrence de l'intransitif avec le passif à auxiliaire et le pronominal, du transitif avec la construction faire + infinitif ? Selon quel processus s'est constitué le système actuel ? Peut-on observer des tendances dominantes dans son évolution ? (p. 21 à 30).

M. K. Mantchev va à la recherche d'une « hiérarchie sémantique des verbes français contemporains ». Il parvient, après une étude très serrée, inspirée en partie des travaux de G. Guillaume, à la conclusion suivante : « Les verbes français ont un axe chronologique qui est un avant et un axe combinatoire qui est un après. Le système verbal est ouvert, peut-être, quantitativement, mais il ne l'est pas explicativement. Il faut confronter l'emploi « le plus concret » et l'emploi « le plus abstrait » du verbe pour y déceler l'essentiel qui l'annexe au verbe trinitaire correspondant ou à ses dérivés (i.e. être, avoir, faire), instaurant ainsi sa position systématique. Il faut scinder le système verbal en deux : un système fondant, très cohérent, et un système fondé, peu cohérent, où les verbes deviennent subductifs occasionnellement. Les verbes du second « système » sont subductifs exotériquement au premier ». (p. 31 à 46).

Nous trouvons ensuite la dernière partie de l'article, traduit de l'anglais par Delphine Perret, écrit par MM. J.-J. Katz et J.-A. Fodor et publié par la revue *Language* : « Structure d'une théorie sémantique avec applications au français ». (p. 47-66),

Sous la rubrique « Travaux en Cours » se trouve reproduit un exposé fait à la Société d'étude de la langue française par M. M. Tournier : « Vocabulaire politique et inventaires sur machines ». L'auteur présente une défense du « Centre de Recherche de lexicologie politique » (à l'E. N. S. de Saint-Cloud). Il répond à un certain nombre de critiques et dissipe certaines appréhensions à l'égard des inventaires mécanisés. Il définit les perspectives et examine la valeur des griefs : il situe le Centre par rapport au C. E. V. F. de Besançon et au Centre du Trésor de Nancy. Il expose les besoins du Centre. (p. 67 à 81).

Ensuite M. M. Tournier parle de la « Méthode d'inventaire exhaustif du Vocabulaire

des textes politiques français » — Cet article complète le précédent car il se situe plutôt sur le plan de la réalisation pratique. Nous apprenons que bientôt seront diffusés en librairie les trois premiers index Rousseau : le *Contrat social*, le *Discours sur l'inégalité*, le *Projet de constitution pour la Corse* (p. 83-97).

M. J. STINDLOVA nous entretient du travail entrepris par le laboratoire mécanographique de l'Institut de la langue tchèque. Ce laboratoire se propose pour première tâche de « faire figurer sur les cartes et la bande perforées les mots, les entrées, et leurs caractéristiques essentielles du Dictionnaire de la langue tchèque littéraire ». (p. 103-113).

Le Cahier se termine par deux comptes rendus critiques : *Le dictionnaire du français contemporain*, dû à M. L. GUILBERT ; *La formation des mots en français* dans Meyer-Lübke, *Historische Grammatik der französischen Sprache*, II. (Édition revue et augmentée par J. M. Piel), dû à M. G. MERK.

J. BOURGUIGNON.

## COMPTES RENDUS

Robert LORIOT, *La frontière dialectale moderne en Haute-Normandie*, un vol. gr. in.-8°, 182 p., avec 38 cartes ; tome V de la Collection de la Société de Linguistique picarde, Musée de Picardie, Amiens, 1967.

En liaison avec ses enquêtes pour l'établissement des Atlas linguistiques du Nord de la France et de la Normandie, M. Loriot, professeur à la Faculté des Lettres de Dijon, s'efforce, dans ce volume consacré à la Haute-Normandie (pays de Bray, vallée de la Bresle, forêt d'Eu, Talou, Aliermont), de déterminer la frontière linguistique commune aux dialectes normand et picard telle qu'elle se présente actuellement. Depuis la publication de l'Atlas de Gilliéron et Edmont, on savait que, dans un quadrilatère compris entre la vallée de la Bresle et celle de la Béthune, le langage populaire présentait des traits qui l'apparentaient au dialecte picard. Mais, à part deux points, les points 258 Beaubec-la-Rosière, au sud, près de Forges-les-Eaux, et 288 Bellangreville, au nord, près d'Envermeu, la région en question était restée en fait inexplorée. M. Loriot a entrepris d'y aller voir et d'apporter plus de lumière sur les contacts qu'ont eus et qu'ont encore en cet endroit les deux dialectes voisins. Il était particulièrement qualifié pour le faire, étant depuis l'enfance, grâce à ses origines picardes et à ses attaches avec la Normandie, familier avec les parlers des deux provinces.

Son enquête, commencée en 1940, a duré plusieurs années. Elle eut essentiellement pour base un questionnaire portant sur 1 200 mots environ, choisis pour représenter l'essentiel du vocabulaire dialectal qu'il était encore possible d'atteindre en s'adressant à des vieillards. C'est qu'en effet les patois de cette région, submergés par le français officiel, qui est aussi le parler de l'Ile-de-France toute proche, présentent un état de désagrégation tellement avancé, que les jeunes gens et les gens d'âge mûr ne les parlent plus. Si bien que l'auteur n'a pu en somme que reconstituer un état de langue maintenant aboli, plutôt que décrire un état actuel, et que les faits qu'il nous rapporte représentent non le parler contemporain, mais celui de deux ou même trois générations en arrière, c'est-à-dire le langage de la fin du siècle dernier approximativement.

M. Loriot s'est ensuite donné pour tâche de contrôler et compléter son enquête par une confrontation des matériaux recueillis avec les formes locales anciennes. Mais les textes anciens relatifs à cette région font à peu près complètement défaut : les cartulaires

sont en latin ou en français ; seul le *Livre rouge d'Eu*, dont le caractère picard est très marqué, peut donner quelques indications concernant les XIIIe, XIVe et XVe siècles. Peu d'actes également de caractère dialectal dans les archives de la Seine-Maritime, étant donné que le XIIIe siècle, qui vit ailleurs s'épanouir, après le latin, la langue vulgaire avec ses traits régionaux, comme ce fut le cas en particulier pour le Nord picard, coïncide ici avec l'incorporation politique et administrative de la Normandie à la France (1204) ; ce qui fait que, dès l'origine, l'emploi du français se répandit dans les actes de chancellerie. Absence également de textes anciens de caractère littéraire, et production dialectale moderne presque inexistante. De sorte que l'information a eu comme source à peu près unique l'enquête directe, orale. Seul le recours à la toponymie a pu pallier dans une faible mesure la rareté des vieux documents, l'auteur ayant réussi à tirer quelques noms significatifs du dépouillement des cadastres, ainsi que du très riche dictionnaire topographique de la Seine-Maritime établi au XIXe siècle, en cinq gros volumes in-4o, par Charles de Beaurepaire et resté inédit. Quant à l'anthroponymie, elle n'a pu être utilisée, étant donné l'ampleur des fluctuations démographiques modernes.

La méthode à suivre pour déterminer les lignes de contact entre les deux dialectes s'imposait d'elle-même : prendre successivement les traits phonétiques, morphologiques et syntaxiques du picard les plus caractéristiques, — puisque c'est le picard qui s'était implanté dans cette région normande, au-delà de la Bresle, — et essayer de déterminer leurs points extrêmes de pénétration, leurs survivances dans le parler local, et du même coup leurs reculs plus ou moins accentués. M. Loriot étudie donc, dans une série de chapitres, d'une part le traitement de *a* libre tonique en finale absolue, qui donne *o* en pic., mais conserve *a* en norm. ; celui de *a* + *l* devant consonne, qui aboutit à *œ* en pic., à *o* en norm. ; et de même ceux de *-avu* > pic. *œ*, norm. *u* ; de *-ellus* > pic. *yœ*, norm. *yo* ; de *e* + *n* ou *m* + cons. > pic. *ẽ*, norm. *ã* ; de *é* fermé libre accentué > pic. *wé*, norm. *é* ; de labiale + *ai* > pic. *wé*, norm. *é* ; de *a*, *é*, *o* + *u* > pic. *œ*, norm. *u* ; de *a*, *é*, *ei*, *oi* + yod > pic. *i* ; de *i* + *l* + cons. > pic. *yu*, norm. *yœ* ; de *ui* (> *wi*) > pic. *u*, norm. *i* ; des groupes secondaires *p'l*, *b'l* > pic. *ul*, norm. *bl* ; de *w* > pic. *w*, norm. *v* ou *g* ; des groupes *ndl*, *n'r*, *gn*, *l'r*, etc. ; d'autre part le comportement de l'article défini, des adjectifs possessifs, des pronoms personnels, des démonstratifs ; de la forme *je suis* > pic. *su*, norm. *si* ; du suffixe de la 3e pers. plur. ; des imparfaits et conditionnels en *-wé*, *-wem*, *-wet* ; du subjonctif en *-che*, etc. ; enfin l'emploi de *celui de*, *celui qui* > pic. *cheti de*, norm. *le sien de* ; l'emploi picard du pron. pers. atone après l'impératif : *tais-te* ; l'emploi de *nous* sujet atone > pic, *o*(*z*), norm. *j*(*e*) etc. En tout 36 critères qui permettent d'opposer nettement un dialecte à l'autre.

Il y a là, en une centaine de pages, des études extrêmement minutieuses, faites localité par localité, et presque vocable par vocable ; extrêmement variées aussi, car chacun des traits picards envisagés a son histoire propre, s'étant avancé à la faveur de circonstances spéciales, ayant reculé pour des raisons particulières et dans une mesure différente des autres, en laissant des îlots-témoins ou des poches aux contours capricieux. Des évolutions très complexes se sont produites, où sont intervenus des facteurs ethniques (substrat celtique, colonisation romaine puis norroise), géographiques (nature et relief du sol, vallées de l'Yères et de l'Eaulne, plateaux du Talou et de l'Aliermont, marécages du pays de Bray, forêt d'Eu), économiques (zones de pâturages ou de cultures), sociaux (influence exercée par Paris et, à un moindre degré, par Dieppe

et Eu). La rivalité entre les tendances propres à chacun des deux dialectes a été longue et dure ; conditionnée par de multiples incidences, elle a donné lieu à de véritables luttes que nous fait revivre l'exposé vivant et remarquablement documenté de M. Loriot.

Il est impossible de rapporter ici le détail du livre, car non seulement chaque particularité linguistique, mais souvent chaque mot, a son histoire. Qu'il suffise de dire que le mouvement de désagrégation du picard dans la zone considérée s'est fait de façon si anarchique qu'il est impossible de tracer une limite phonétique ou morphologique unique entre les deux aires, qu'il y a toute une série de limites particulières qui ne sont valables que pour un seul phonème et parfois un seul terme. Cette pluralité d'isoglosses, qui, loin d'être parallèles, s'entremêlent et se chevauchent en une vaste nappe, couvre tout le parallélogramme compris entre la Bresle et la Béthune, où viennent expirer en vagues successives les différents traits qui caractérisent le picard. Plus un paradigme cohérent, simplement des traces dispersées de l'ancien langage. Il a fallu tout le savoir et toute la minutie de l'auteur pour arriver à retrouver les différentes aires qui ont pu connaître dans le passé telle ou telle particularité du parler picard.

Ces aires successivement reconstituées pour chacun des 36 traits spécifiques du picard choisis comme étant les réactifs les plus sûrs en face du normand, nous aurions aimé en trouver le tableau résumé dans une conclusion ; quelques considérations d'ensemble, quelques formules concises auraient été les bienvenues, qui, après de si longues discussions, auraient condensé et schématisé les résultats obtenus. Mais sur ce point il fait reconnaître que la « conclusion » annoncée à la p. 123 nous déçoit. Au lieu de nous donner la « somme » que nous attendons, l'auteur — et c'est la seule critique que je ferai à la présentation de son livre — aborde une nouvelle étude, tout à fait différente des chapitres précédents, à savoir l'histoire du peuplement de la Haute-Normandie depuis l'époque préhistorique jusqu'après les invasions scandinaves. C'est là un sujet très intéressant, qu'il convenait de traiter, et même beaucoup plus longuement, mais qui n'est pas à sa place dans la « conclusion » d'un travail qui a porté sur tout autre chose. Heureusement nous ne restons pas complètement démunis dans notre embarras à clarifier et à fixer nos idées : les conclusions attendues, il faut les chercher dans les 38 cartes en couleurs qui sont insérées dans l'ouvrage et qui sont remarquablement parlantes (13 pour la phonétique, 15 pour la morphologie, 4 pour la syntaxe, plus 4 de résumé, une pour le vocabulaire et une encore pour le folklore). D'un seul coup d'œil, à la vue des lignes rouges ou bleues qui délimitent les aires des phonèmes étudiés, tout devient clair ; les multiples et savantes considérations linguistiques se concrétisent de la façon la plus frappante, et nous lisons, inscrits sur le terrain même, les résultats de la lutte séculaire des deux parlers antagonistes.

Cela dit, revenons au chapitre intitulé « conclusion ». Remontant le cours des âges et abandonnant l'époque moderne en laquelle il a essayé de reconstituer la frontière dialectale, l'auteur aborde la question de savoir pourquoi et comment s'est faite dans cette région assez accidentée, et non pas le long de la Bresle, la scission du picard et du normand, scission dont il fixe les débuts aux environs du XIe siècle. C'est là, on le voit, élargir grandement le problème, et introduire un nouvel intérêt majeur dans l'étude entreprise. Il apparaît en effet que, d'une façon générale, le Nord-Est de la Normandie a été non seulement le lieu de séparation de deux dialectes, mais aussi la zone de rupture

entre deux grands groupes de dialectes, entre les parlers du Nord et de l'Est, à tendance fermante et au rythme plus rapide, et ceux de l'Ouest, plus ouverts, plus lents et plus relâchés. Un fait semble certain, que montrent la phonétique et le vocabulaire : la région considérée a été peu touchée par l'occupation norroise, sans doute en raison de son relief et de la mise en valeur insuffisante du sol. Ayant donc échappé à l'emprise nordique directe, elle a pu garder partiellement jusqu'à nos jours les traits archaïques de la communauté picardo-normande. Bien plus, l'isolement relatif du pays de Bray et la proximité du monde picard ont permis la continuation d'une évolution linguistique favorisée par une immigration picarde à l'ouest de la Bresle. Car, loin de constituer un obstacle, le petit cours d'eau qui sert de limite aux deux provinces a été plutôt un trait d'union : sa vallée a servi de « creuset où l'amalgame jouait au profit de l'élément picard, plus pauvre, mais riche en une main-d'œuvre désireuse de quérir du travail à l'ouest, dans l'opulente Normandie ». On ne sera donc pas surpris de rencontrer à l'ouest des habitants de source picarde, alors que les Normands implantés en Picardie sont l'exception. Ces nouveaux venus n'ont pu que renforcer la tradition linguistique indigène de caractère déjà passablement picard, et contrebalancer ou neutraliser les influences normandes venant du pays de Caux. Ainsi peut s'expliquer, au moins en partie, le maintien de cette butte-témoin dialectale jusqu'au XXe siècle.

C'est au sud de la vaste forêt d'Eu que s'est faite la disjonction entre les deux dialectes. « Elle porte essentiellement, écrit M. Loriot, sur le vocalisme et sur la morphologie, beaucoup moins sur le lexique. Or le vocalisme normand est en grande partie identique ou analogue à celui des parlers gallo-romans de l'Ouest, percheron, manceau, angevin, breton-gallo, et parfois même poitevin. Le traitement de *é* fermé accentué est à cet égard caractéristique, et s'oppose nettement à celui du picard, des dialectes du Nord et de l'Est et du français central. Il en est de même pour certaines réductions de diphtongues ». Siècle après siècle se sont accentués les éléments de la scission, phonème par phonème, morphème par morphème ; et l'action du normand (cauchois), épaulée depuis une centaine d'années par celle du français, a fini par venir à bout de la résistance du picard. L'influence de la vie moderne, celle de Rouen et de Paris, devenus plus proches grâce aux moyens de communication, tout a contribué à effacer l'ancien caractère du parler régional et de son folklore.

On voit toute la richesse et l'intérêt du travail de M. Loriot. Son livre est complété par une série de tables et d'index : listes des points d'enquête et des informateurs locaux ; bibliographie des ouvrages utilisés concernant l'archéologie, l'histoire, la toponymie, l'ethnographie, le folklore, la langue de la Haute-Normandie ; index des mots celtiques, latins, grecs et germaniques donnés comme étymons des mots patois étudiés ; index des noms propres (lequel aurait gagné à voir distingués par l'italique ou la petite capitale les noms de lieux des noms de personnes) ; index du vocabulaire français et patois ; index enfin des phonèmes étudiés et des matières traitées. Dans ce dernier, l'indication des « matières » fait double emploi avec la « table des matières » qui figure trois pages plus loin ; ou alors il aurait fallu l'étoffer par la mention d'un assez grand nombre d'autres thèmes considérés dans le volume, tels que : fermeture, labialisation, palatalisation du picard, p. 16, 19, 27,... ; dégradation du patois, 8, 18, 126,... ; influence du français, 53, 62, 125,.... ; réduction des diphtongues, 21, 22, 53,... ; toponymie, 13, 19, 25, 26, 44,... ; langue norroise, 125, 127,... ; etc. D'autre part, des

mentions comme « français, francien, francique, onomatopéïque », etc., avec une seule référence, ne renvoient à rien de précis. Mais il ne s'agit là que de vétilles, qui ne diminuent en rien la valeur des conclusions obtenues.

Remercions donc M. Loriot de nous avoir donné une étude aussi savante et aussi exhaustive, d'autant plus précieuse qu'il est désormais impossible de la recommencer. Son enquête date de plus de vingt ans ; déjà en 1940-45 il n'a pu trouver d'informateurs valables, et encore pas dans tous les villages, que parmi les personnes âgées de plus de 70 ans, seules dépositaires d'une tradition périmée que les jeunes ne connaissent plus. La plupart de ces personnes sont mortes maintenant, et l'on peut dire que le patois est mort avec elles.

Le livre de M. Loriot sera complété par un autre volume, qui nous donnera la continuation vers l'est de la même enquête, et qui étudiera les limites réciproques du picard, du normand et du français dans le département de l'Oise. Ce livre est sous presse ; il doit paraître prochainement sous le titre : *Structure linguistique de la Picardie méridionale et du Nord de l'Ile-de-France*, et formera le tome VII des publications de la Société de Linguistique picarde.

L.-F. FLUTRE.

*Noul Atlas linguistic român pe regiuni, Oltenia I*, întocmit sub conducerea lui Boris CAZACU, de Teofil TEAHA, Ion IONICĂ şi Valeriu RUSU. Editura Academiei Republicii Socialiste România. Bucarest, 1967. Un vol. relié de 51 × 38 cm et de XVI + 196 pages.

*La Revue roumaine de linguistique* nous a tenu au courant de l'entreprise du nouvel atlas linguistique de Roumanie. Récemment, dans le nº 1 de l'année 1966, M. B. Cazacu parlait de l'atlas de l'Olténie, l'un des huit dont la réalisation a été décidée en 1958, et nous faisait présager la publication prochaine du 1er volume. C'est chose faite aujourd'hui, et nous pouvons parler avec preuves à l'appui, de la méthode et de la réalisation.

La méthode dépendait évidemment du but à atteindre : comparer l'état actuel des parlers roumains avec l'état de ces mêmes parlers il y a un quart de siècle, au moment des enquêtes de Sever Pop et d'Emil Petrovici ; et voir les conséquences des bouleversements dus à la Deuxième Guerre mondiale (déplacements de population, transformations sociales et économiques). Cette comparaison est certainement possible en Roumanie où les parlers locaux sont vivaces. Elle ne l'est plus en France, du moins dans la France du Nord et en francoprovençal, où les patois sont en train de disparaître : nos enquêtes récentes ne donnent pas un état évolué mais, pour autant que notre méthode d'enquête fait apparaître le plus vieux patois, un état de langue contemporain et parfois antérieur, à celui que l'enquête d'Edmont a consigné.

Cette divergence dans le but qu'on se propose a eu comme conséquence une différence de méthode, surtout en ce qui concerne le questionnaire. En France nous avons préparé des questionnaires différents très adaptés aux réalités paysannes de chaque région. Les Roumains ont préparé un questionnaire unique pour les 8 atlas régionaux, dont la partie générale est très développée et concerne non seulement le corps humain, la famille, le temps, mais aussi l'école, l'armée, l'administration, les métiers, le commerce.

Le réseau, comme il est naturel dans les atlas régionaux, est plus dense que celui de l'enquête précédente, plus de trois fois plus dense, puisque celui de l'Olténie comporte

98 localités contre 28 dans l'*ALR*. Pour faciliter la comparaison, toutes les localités de l'*ALR* sont contenues dans le réseau du *NALR*.

L'enquête a été faite selon les meilleures méthodes : questions indirectes, indication de l'objet, gestes, phrases incomplètes, dessins... Pour gagner du temps on a renoncé à l'enquêteur unique. Pour les 98 localités de l'Olténie, il y a eu trois enquêteurs qui ont fait chacun le tiers de l'ensemble. Ainsi les enquêtes définitives commencées en mars 1963 se sont-elles terminées en décembre 1964, chaque enquêteur ayant effectué 180 jours d'enquête par an, à raison de 4 à 5 jours par localité pour un questionnaire de 2 543 questions. Ceux qui ont l'habitude de ce genre de travail diront que les enquêteurs n'ont pas perdu leur temps : il était difficile d'aller plus vite, même compte tenu de la bonne conservation des parlers en Roumanie. Les enquêteurs du *NALF* en France ne peuvent pas toujours suivre un pareil rythme, notamment dans la moitié nord du pays où les bons témoins sont difficiles à trouver et où il faut plus de temps pour les amener à livrer le meilleur patois. En domaine d'oc, où les parlers sont mieux conservés, M. Nauton a pu établir les mêmes performances que les trois enquêteurs de l'Olténie. On a beaucoup parlé de l'avantage de l'enquêteur unique. Mais, outre le fait que sur un vaste domaine l'enquêteur unique peut être dérouté par les parlers trop différents de ceux qu'il connaît (c'est le cas d'Edmont), un gain de temps a un avantage considérable quand il s'agit de recherches aussi longues que celles des atlas ; et, comme le fait à nouveau remarquer M. Cazacu, les différences d'audition ou de notation, peuvent être fortement diminuées quand on a des enquêteurs formés ensemble auprès des mêmes maîtres et ayant à cœur de suivre des habitudes semblables.

« Dans chaque localité on a eu recours à un seul informateur masculin », du moins pour la partie générale du questionnaire. Pour la partie spéciale (la viticulture, l'apiculture, le moulin, le chanvre, les métiers) on a eu recours à deux ou trois informateurs supplémentaires. Dans un pays où le dialecte est bien conservé, où il est donc possible de trouver un informateur qui le parle constamment et possède ainsi tout le vocabulaire général, il est certainement préférable d'avoir un informateur unique par localité. Dans d'autres pays, où le patois disparaît, comme en France, du moins dans la moitié nord, il n'est souvent pas possible de trouver ce témoin unique possédant tout le vocabulaire et l'ayant suffisamment présent dans la mémoire. Nous avons souvent utilisé plusieurs informateurs, parfois ensemble ; et nous avons demandé de préférence à des femmes le vocabulaire féminin (la maison, la cuisine, tout ce qui se rapporte aux petits enfants).

La transcription phonétique. Le système est celui de l'*ALR* fondé sur l'orthographe officielle du roumain, avec l'emploi de signes diacritiques au dessus ou au dessous des lettres. C'est le même principe qui avait fait adopter par Rousselot et Gilliéron l'alphabet du français avec signes suscrits ou souscrits. Ce genre de transcription est très souple et permet de rendre toutes les nuances ; il a sur les autres alphabets le très grand avantage de ne pas rendre nos atlas illisibles pour les non initiés. Toutes les nuances... ; j'avoue même mon admiration pour les enquêteurs roumains capables de distinguer sans erreur les 10 variétés de l'*a*, et les 8 variétés de l'*e*.

Les matériaux recueillis sont publiés intégralement soit en cartes, soit en listes lorsque le peu de variété ne justifie pas la présentation cartographique. Le 1er volume de l'Olténie comporte donc 147 cartes et 12 pages de listes qui représentent les documents de 110 cartes non cartographiées. Cartes et listes correspondent au premier chapitre du

questionnaire : le corps humain. Mais le volume comporte encore une partie introductive de 7 cartes : carte physique de l'Olténie, carte de la répartition des domaines de chaque enquêteur, carte des localités de l'enquête, deux cartes historiques et trois de peuplement. A la fin se trouvent aussi 40 cartes interprétatives donnant les aires de certains traits phonétiques, morphologiques, de types lexicologiques[2].

L'exécution des cartes a été confiée à l'atelier cartographique du Centre de recherches phonétiques et dialectales de l'Académie, qui s'est acquitté de cette tâche si bien qu'on ne saurait souhaiter mieux. La calligraphie des mots phonétiques est impeccable, parfaitement claire et élégante. Le fond de carte bleuté est agréable et ne gêne en rien la lisibilité. Les hachures de couleur chamois des cartes interprétatives sont parlantes et agréables à regarder. Le grand format choisi pour les cartes donne un espacement important entre chacune des 98 localités et aide à situer chacune des réponses. Il donne aussi de beaux blancs à droite et au bas de la carte.

Je ne me plaindrai pas de cette riche présentation. Mais calculant que ce 1er volume sera suivi d'une dizaine d'autres pour la seule Olténie, et qu'il y aura donc environ 80 volumes pour le *NARL* complet, je songe à la place qu'il faudra leur réserver dans une bibliothèque. Peut-être mes calculs sont-ils faux et les organisateurs font-ils le projet de donner aussi des cartes d'un autre format, deux ou plus à la page. Quoi qu'il en soit, je dois à la vérité de dire ici que cet atlas est une belle réalisation, elle fait honneur à ses auteurs, aux dialectologues roumains et aux maîtres qui ont su former ces équipes de chercheurs.

P. Gardette.

Yves Le Hir, *Marguerite de Navarre. Nouvelles. Texte critique.* Université de Grenoble. Publications de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines, 44. Paris. P. U. F., 1967. 1 vol. de XXX + IV + 400 pages.

En 1963, M. Le Hir éditait le texte, jusque là inédit, du Psautier de 1587 de J.-A. de Baïf; en 1965 il tirait de l'oubli le roman d'Anne de Graville; aujourd'hui, et sans quitter le XVIe siècle, il donne un visage neuf à une œuvre connue, l'une des plus fameuses de ce siècle, les *Contes* de Marguerite de Navarre, présentés habituellement sous le titre l'*Heptaméron*. Dans l'édition procurée par Michel François, laquelle se défend d'ailleurs d'être une édition savante, nous lisons, à la fin du second paragraphe de l'introduction : « Les éditions se succèdent pendant tout le XVIe siècle, reproduisant toujours celle de Claude Gruget. Il en sera de même au XVIIe et au XVIIIe siècle, où l'on se préoccupe surtout de remettre le texte des nouvelles au goût du jour. Ce n'est qu'en 1853 que Le Roux de Lincy donnera, d'après les manuscrits, une édition de l'*Heptaméron* qui tendait enfin à restituer à l'œuvre de Marguerite sa physionomie véritable. Cette édition devait être reprise en 1880 par Antoine de Montaiglon qui, pour le commentaire, la faisait bénéficier des publications survenues entre temps de La Ferrière-Percy et de F. Frank ». Or on sait que le texte procuré par Le Roux de Lincy, et suivi par les éditions modernes, est basé sur le ms. 1512, considéré comme le plus complet et le meilleur. M. Le Hir a d'abord découvert comment Le Roux de Lincy a travaillé. Question simple mais à laquelle il fallait penser ! Le Roux de Lincy emportait chez lui les manuscrits sur lesquels il voulait pouvoir travailler tout à loisir. Or, les registres de prêts consentis aux lecteurs montrent qu'il ne put pas faire de même pour le manuscrit

d'Adrien de Thou : à cause de sa reliure très précieuse, celui-ci, en effet, ne franchit jamais le seuil de la B. N. M. Le Hir s'étant trouvé lui-même placé dans une situation semblable à celle de son prédécesseur en a déduit fort justement que celui-ci, faute de pouvoir utiliser, comme il le faisait des autres, le ms. d'A. de Thou, s'est résigné à suivre le ms. 1512 qui lui semblait excellent, et à se contenter d'utiliser simplement les notes prises à la lecture de l'autre, si jalousement surveillé. Dès lors il était naturel que le chercheur, ainsi intrigué, se demandât qu'elle était la valeur de ce texte. Dans son Introduction, M. Le Hir démontre que cette valeur est exceptionnelle à tous égards et sa démonstration, rigoureuse en tous points, emporte la conviction. Il fait un sort aux formules stéréotypées, aux débuts monotones et passe-partout : les présentations typographiques du XVIe siècle n'ayant rien de commun avec les nôtres, ces formules apparaissent comme « le signe destiné à suppléer l'indication défaillante 2, 3, 4, etc. (c'est-à-dire le numéro d'ordre de la nouvelle dans l'ensemble). Ce n'est qu'un repère formel... ». L'exégèse minutieuse d'une phrase tirée de l'Avis au lecteur, placé au début du manuscrit, permet de montrer ce que sont réellement ces résumés qu'à l'imitation de Boccace, Ad. de Thou se proposait d'insérer entre les nouvelles sur le texte imprimé. En fait, ils sont absents dans son manuscrit et M. Le Hir découvre là un « indice nouveau de la fidélité de sa copie ». Et il conclut : « On voit dès lors ce qu'il faut penser des éditions qui plaquent les résumés d'A. de Thou avant un texte qui leur demeure étranger. » Quant à lui, il reproduit hors du texte des nouvelles p. 1 à 9 « La Table du Décaméron de la Royne de Navarre contenant le sommaire de chaque journée et nouvelle. »

Après avoir écarté « cette pierre d'achoppement », M. Le Hir examine les leçons insolites du ms. de Thou et pense que sa version ou bien présente le véritable état d'un conte ou bien une rédaction améliorée par Marguerite elle-même. Il pose ensuite la question du début et de la fin des nouvelles, ainsi que celle des transitions, liée à la précédente : « Logiquement, s'interroge-t-il, où commence la nouvelle ? A la formule « Du temps de ... ». « En la ville de ... » ; ou bien au moment où un devisant prend le relais pour la raconter ? La comparaison avec l'œuvre de Boccace, que Marguerite de Navarre a voulu imiter, montre qu'il faut faire confiance ici encore à de Thou, car il présente la nouvelle par l'intervention du devisant et non par le cliché : « il y avait », « en la maison de ... ». D'où cette conclusion : « Une fois encore, nous sommes enclins à penser que nos manuscrits sont des copies hâtives, avant une mise en pages, si je peux utiliser cette métaphore technique. » De même les transitions, qui apparaissent d'une banalité affligeante dans leur répétition et leur maladresse, ne sont sans doute « que le signe d'une première mise en forme des nouvelles ... La conclusion me paraît évidente : notre magistrat a recopié un texte débarrassé des scories premières, inhérentes à toute création ».

M. Le Hir se demande alors ce qu'il faut penser des nouvelles placées en appendice dans l'édition François. Un examen attentif le conduit à leur refuser toute authenticité. Enfin, il justifie le titre choisi par lui : « Nouvelles ». Il lui paraît « plus neutre et plus vrai », « purement français » en face de *Heptaméron* inventé par Gruget et traditionnel jusqu'ici. Le texte de Marguerite n'est nullement hellénisant et de plus il est resté incomplet : la reine voulait écrire Cent nouvelles ; pourquoi alors lui imposer un titre qui suggère son achèvement (alors qu'il y a le début de la huitième journée) et qui suggère un rapport étroit avec l'œuvre de Boccace, ce qui n'est pas ?

La deuxième partie de l'introduction présente une étude de l'art de Marguerite de

Navarre, ou plutôt, comme le dit l'auteur, « dégage les tendances maîtresses d'un style très conscient ». Dans cette analyse délicate nous retrouvons le spécialiste du style qui nous a déjà donné tant d'excellentes preuves de sa finesse et de son goût. D'abord c'est l'étude des fragments versifiés, trois épîtres et un poème, qui retient l'attention de M. Le Hir. Puis, c'est l'expression figurée dont la place est prépondérante dans les *Nouvelles* : sources des images, domaines auxquels l'écrivain les emprunte, et réalités auxquelles il les applique.

Les traits dominants de l'imagination chez Marguerite de Navarre se caractérisent par « sa vision dramatique. Elle se représente les êtres tendus vers l'avenir, non pas figés dans un présent qui paralyse. Son analyse même n'est pas statique, mais dynamique ». Deux thèmes se dégagent particulièrement et forcent l'attention : le thème de la mort et le thème de la fenêtre. Cette étude est conduite avec une maîtrise remarquable, un sens très sûr de l'art littéraire et une connaissance profonde des œuvres des écrivains. M. Le Hir regrette de ne pouvoir donner une étude de la langue de Marguerite de Navarre, car dit-il « sans des comparaisons avec le texte des autres manuscrits, elle demeurerait sans objet ou serait arbitraire, artificielle ». Une note indique quelques pistes de recherches. On imagine ce que serait un travail de cette importance, mais aussi l'intérêt qu'il présenterait pour la connaissance de la langue du XVIe siècle. Peut-être un jour nous sera-t-il offert !

La graphie du texte d'Adrien de Thou a été respectée, car elle « offre un témoignage lucide sur une langue en pleine évolution, de même que la ponctuation, respiration d'une phrase orale ». Les « Notes » (p. 365 à 376) contiennent des éclaircissements historiques et surtout un relevé des sources et allusions bibliques. Depuis son *Lamennais écrivain* M. Le Hir est un familier de la Bible, presqu'autant que la Reine de Navarre elle-même. Suivent deux Index, le premier est un index des noms propres, le second un index biblique et liturgique. Enfin un Vocabulaire très abondant dont l'auteur dit : « Il doit permettre non seulement une meilleure compréhension des nouvelles mais des rapprochements avec les autres écrivains du XVIe siècle, Calvin en particulier ». Nous découvrons alors que le lexique de Marguerite est plus riche, plus nuancé et plus personnel que nous ne l'imaginons habituellement.

Ajoutons que le volume est présenté avec soin et d'une manière agréable pour l'œil ; que la numérotation des lignes en rend aisée l'utilisation. Une remarque de l'auteur dans l'Avant-Propos ne manquera pas de susciter de salutaires réflexions : « Il est étrange... qu'on ait pu gloser sur l'art ou la création littéraire dans Marguerite de Navarre sans inquiétude apparente : comme si toutes les faiblesses du récit étaient inéluctables... » Il faut d'abord un texte correct avant de parler de la langue et du style d'un écrivain : cette vérité est d'une telle évidence qu'on se demande comment on a pu, en effet, ne pas l'apercevoir.

M. Le Hir nous donne donc un excellent instrument de travail, qui comble vraiment une lacune, dont nous ne soupçonnions pas l'existence, dans l'histoire de la langue et des lettres, à l'époque de la Renaissance. Une intuition, juste au départ, a entraîné la suite des recherches jusqu'à la découverte. Il fallait avoir l'esprit en éveil et l'œil clair pour apercevoir que le texte de Marguerite de Navarre, dans la forme où il circulait, était difficilement acceptable. C'est le grand mérite de M. Le Hir de s'être d'abord posé les questions qu'il fallait se poser et ensuite d'avoir cherché les réponses avec constance, sans accepter de se

satisfaire à bon compte. Certainement cette édition nouvelle d'une œuvre que l'on croyait pourtant bien connaître fera quelque bruit. Ce volume aura le succès qu'il mérite et il faudra bien reléguer dans le fond des bibliothèques les exemplaires de *l'Heptaméron* que nous possédons.

Jean BOURGUIGNON.

*El libro agregà de Serapion* (Il Libro messo insieme da Serapion), Volgarizzamento di Frate Jacobus Philippus de Padua, Edito per la prima volta a cura di Gustav INEICHEN, Parte I : *Testo*, Venezia-Roma, Istituto per la collaborazione culturale, 1962, Fondazione Giorgio Cini, XLIII-462, Parte II : *Illustrazioni linguistiche*, ibid., 1966, XVII-469.

Trattasi della prima edizione critica e della presentazione linguistica di un prezioso codice padovano della fine del secolo XIV, conservato ora nel Museo Britannico, denominato anche *Erbario Carrarese*, perché eseguito su richiesta di Francesco Novello da Carrara, signore di Padova negli ultimi anni del Trecento.

Autore del testo è il misterioso farmacologo arabo Serapion (Ibn Sarābī) che lo compilò nella seconda metà del secolo XI o nella prima del secolo seguente. Il relativo volgarizzamento in dialetto padovano è dovuto probabilmente al detto frate Jacobus Philippus non ancora identificato.

Già in un suo precedente saggio, « Bemerkungen zu den pharmakognostischen Studien im Spätmittelalter im Bereiche von Venedig » (*ZRPH* 75, Tübingen, 1959, 439-466), l'A. aveva rilevato l'importanza di codesto documento, finora ingiustamente negletto, per lo studio della tradizione nella terminologia scientifica : « Es erweist sich als notwendig, eine sachgerechte Auslegung der fachsprachlichen Nomenklatur zu ermöglichen » (439).

Molteplice è il pregio culturale, linguistico e artistico, di questo erbario padovano. I disegni a colore delle piante che in esso appaiono sono « i primi, finora noti, che siano concepiti sulla base di una osservazione diretta della natura » e perciò nel primo volume accanto al testo sono riprodotte tutte le illustrazioni del manoscritto. L'opera è importante anche per lo sviluppo del pensiero scientifico medievale nei rapporti con la dottrina scolastica, perché si tratta del « primo erbario naturalistico eseguito in Europa », frutto di una felicissima « collaborazione dello scienziato e dell' artista ch'è un' invenzione geniale della cultura scientifica padana » (XVI).

Dal punto di vista linguistico è da rilevare che il volgarizzamento nelle descrizioni delle piante si serve dei termini dialettali in uso che fanno riscontro alle forme dotte e a quelle calcate sull' arabo. E questo un documento della storia della prosa scientifica che comprende oltre ai termini botanici anche i nomi delle malattie e dei metodi curativi. Il guaio è che rimangono ancora ignoti il testo originale arabo di Serapione nonché la sua redazione latina dalla quale fu tradotto in volgare dal frate padovano. Esso rappresenta « un antefatto notevole di prosa in volgare ch'è ancora lontano dalle esperienze nuove nella prosa di Galileo Galilei » (XXIII).

L'esame di testi dialettali non letterari come questo è un' esigenza della linguistica moderna e specialmente ora per il lessico del veneto antico quando, per iniziativa di Gianfranco Folena dell' Università di Padova e sotto la sua direzione, si sta preparando un nuovo e grande Vocabolario veneto su basi storiche presso l'Istituto di Lettere della Fondazione Giorgi Cini di Venezia.

Il secondo volume dell' opera, uscito quattro anni dopo il primo, contiene i « Dati

storico-culturali » (1-20), la « Osservazione dell' istituto terminologico » con i Glossari organici e alfabetici (21-354) e gli « Appunti dialettologici » (Suoni, grafie, forme, costrutti, indici, 355-469).

Ci interessano in special modo i « Glossari alfabetici » perché si riferiscono alle etimologie. L'A. si è valso di una ricca bibliografia identificando i singoli termini, per es. *árena* ' anatra' dell' area padovana mentre il resto del territorio veneto dice *ánera*, *biso* ' pisello ', *bulbus* ' scalagno ' < gr. βολβός, *kamen* ' ghiozzo ' < ar. *qūmyūn* trascrizione del gr. κωβιός, *cataputia* ' ricino, euforbia ' < gr. καταπότιον ' pillola ', *figò* ' fegato di animale ', *iambuc* ' varietà di gomma ' < ar. *yanbūt*, *rùa* ' ruta ' < gr. ῥυτή, *veèlo* ' vitello', *virç* ' verzino ' < ar. *wars*, ecc. L'A. ha mostrato una grande abilità nell' identificare un enorme numero di termini anche con l'aiuto della nomenclatura medica araba. In tanta dovizia di materiale e di idee non è da stupirsi se non si possa sempre essere d'accordo con l'A. Per es. a p. 105 egli scrive che *cir* ' specie di pesce ' è possibile identificarlo con l'ar. *ʒīr*, equivalente del gr. μαίνη ' piccolo pesce ' simile alla sarda che si chiama ' menola ' (Merolepis vulgaris), ma codesto pesce non somiglia alla menola, essi appartengono a due famiglie diverse (clupeidae e maenidae) e forse anche il nome di *syr* ' specie di pesce piccolo ' (p. 204) indica lo stesso pesce, cfr. nel dialetto serbocroato di Ragusa *šira* e nelle Bocche di Cattaro *čir* che significano ' scombro giovane ' dal gr. mod. στῆνος ' scombro secco ', salent. e calab. *ʒirru* (G. Rohlfs, *Vocabolario dei dialetti salentini, Terra d'Otranto*, II. München, 1959, 842 ; V. Vinja, « L'Italia meridionale come centro d'irradiazione degli elementi greci..., » *Studi* in onore di E. Lo Gatto e G. Maver, Firenze, 1962, 690).

Nel capitolo successivo, « Aspetti del materiale numenclatorio », troviamo molte preziose osservazioni teoriche e pratiche in cui viene distinto l'elemento prettamente dialettale da quello dotto.

Gli arabismi del Serapion nella sua terminologia dotta anche italianizzata lo situano nettamente nell' ambiente scientifico ispano-musulmano. Gli elementi invece della scuola di Salerno vi sono poco numerosi, ma comunque significativi per la storia della tradizione. La nomenclatura delle piante anche qui è fondamentale.

Sono interessanti inoltre gli elenchi dei nomi geografici contenuti nel testo, quelli dei pesi e delle misure, noché dei calchi di termini originali sia greci che arabi fatti tramite il latino medievale.

Infine nell' ultimo capitolo l'A. espone con esemplificazioni le caratteristiche fonetiche, morfologiche e sintattiche del linguaggio del volgarizzatore. Questa parte grammaticale è un prezioso contributo alla storia del dialetto padovano di cui appunto la fase medievale non è ancora illustrata a fondo. Questo lungo testo padovano, steso più di cento anni prima di Ruzzante, è importante dal punto di vista linguistico anche per l'intera area veneta e per le parlate confinanti.

Nel suo studio diacronico l'A. si vale anche di termini linguistici moderni (fonema, lessema, semantema, ecc.) senza entrare in discussioni metodologiche.

Chiudono il secondo volume cinque utili indici delle voci volgari (italiane), greche, arabe traslitterate, dei termini scientifici e bibliografici degli autori citati.

Quest' opera è stata approvata come tesi di abilitazione dell' A. dalla Facoltà di filosofia e lettere dell' Università di Zurigo, dopo di che G. Ineichen venne nominato professore di filologia romanza dell' Università di Gottinga. Auguriamo al giovane studioso

svizzero il miglior successo anche nell' avvenire. Dopo la prematura perdita del compianto A. Steiger, G. Ineichen è oggi uno dei pochi romanisti che possa valersi pure dell' arabo.

Mirko DEANOVIĆ.

COMPTES RENDUS SOMMAIRES.

Georges MOUNIN, *Histoire de la linguistique des origines au XXe siècle*. Paris, P. U. F., 1967, 226 pages. — L'histoire de la linguistique commence pour beaucoup au XIXe siècle. Et pourtant, comme le remarque très justement M. Mounin, « Que la linguistique générale soit une science toute jeune n'abolit pas le fait que les hommes aient de longue date conduit une réflexion obstinée sur les phénomènes du langage » (p. 2). Aussi s'est-il donné pour tâche de raconter l'histoire de cette réflexion obstinée et de ses découvertes. Son premier chapitre s'intitule *L'Antiquité*, il retrace les efforts d'analyse de la langue que supposent les différentes écritures : les hiéroglypes des Égyptiens, les signes utilisés par les Sumériens, les Akkadiens, les Chinois, les Hindous, jusqu'à la grande invention de l'alphabet des Phéniciens qui suppose, elle, une certaine prise de conscience de la deuxième articulation du langage ; enfin l'alphabet complet, voyelles et consonnes, des Grecs, puis des Romains, avec cette fois la conscience claire de la deuxième articulation. Le chapitre II, un peu court (p. 103 à 115), évoque la réflexion du moyen âge sur la langue, réflexion orientée surtout vers la logique et les rapports du langage et de la pensée. Le chapitre III, *Les Temps modernes* (p. 116 à 150) retrace les recherches des humanistes sur l'orthographe et la grammaire, celles de Vaugelas, de Ménage, de Bouhours, au siècle suivant, enfin au XVIIIe siècle, l'effort de décrire les langues qui fait présager les découvertes du XIXe. Le dernier chapitre, le plus copieux (p. 152 à 212), retrace l'histoire qui nous est plus connue d'un siècle riche en découvertes, qu'évoquent les noms de Bopp, de Humboldt, Schleicher, des néogrammairiens. Tel est ce petit livre riche de faits et d'aperçus, qui rendra de grands services. Il fait partie, comme celui dont il est rendu compte à sa suite, de la collection « Le linguiste » que dirige M. André Martinet.

P. GARDETTE.

Bertil MALMBERG, *Les nouvelles tendances de la linguistique*, Paris, P. U. F., 1966, un vol. de 11 × 17 cm et de 341 pages. — Peu de disciplines ont évolué aussi vite que la linguistique depuis un demi-siècle. Aussi les linguistes éprouvent-ils le besoin de faire le bilan des acquisitions des écoles nouvelles et peu après la publication des *Grands courants* de M. Leroy (voir *RLiR* XXVIII, p. 465-6) voici les *Nouvelles tendances* de M. Malmberg. Heureux étudiants qui possèdent ainsi deux guides expérimentés ! Quant aux linguistes, ils aimeront lire la présentation qui est faite de leur spécialité et mieux connaître les domaines qui leur sont moins familiers.

Le livre de M. Malmberg se distingue de celui de M. Leroy, par l'attention qu'il porte aux recherches des Suédois, par la présentation plus succinte de tout ce qui a précédé Saussure, mais surtout par la présence de deux gros chapitres, l'un consacré à la dialectologie et à la géographie linguistique, que M. Leroy avait négligées, l'autre à la phonétique moderne, c'est-à-dire à la phonétique expérimentale, qui est la « droite balle » de l'auteur. Le livre entier est divisé en 11 chapitres qui traitent successivement de la lin-

guistique traditionnelle, historique et comparée, de F. de Saussure, de la géographie linguistique, de la néo-linguistique, de l'École de Prague, de la phonétique expérimentale, de la sémantique, de la glossématique, de la linguistique américaine, des mathématiques en linguistique, de la psychologie.

Je m'arrêterai au chapitre de la dialectologie et de la géographie linguistique. Il contient en résumé (p. 82 à 107) tout l'essentiel : rappel des recherches dialectologiques avant Rousselot et Gilliéron (corriger le nom de l'auteur du *Glossaire du Centre de la France* : Jaubert et non Joubert, p. 84 et 335), l'atlas de Wenker, puis celui de Gilliéron, les successeurs de Gilliéron. Il met bien en clarté les découvertes de l'École de Gilliéron : la fiction des lois phonétiques, des frontières dialectales trop précises (une coquille fait dire à l'auteur que *Scier dans la Gaule romane* est de J. Mongin ; restituer cet ouvrage à Gilliéron et Mongin), l'importance des centres d'irradiation et des voies de communication dans l'extension des formes phonétiques et les voyages de mots, la stratigraphie des mots, la mutilation phonétique, l'homonymie. Ces quelques pages rappelleront beaucoup de faits à ceux qui les connaissent déjà, elles donneront à ceux qui sont encore novices le désir d'en savoir davantage. Dans le cadre nécessairement restreint de ce volume, l'auteur ne pouvait pas tout dire, et chacun regrettera de ne pas trouver des idées qui lui sont chères. J'aurais aimé voir plus en re ief le rôle de l'École suisse de Jud et Jaberg, dont l'atlas a apporté un grand progrès dans la méthode d'enquête, par une attention plus grande donnée à la civilisation paysanne, à la sociologie de la langue : si aujourd'hui on retourne en enquête pour des atlas régionaux c'est en partie parce que l'*AIS* nous a appris que bien des aspects avaient échappé à Edmont, à cause de son questionnaire et de sa manière d'enquêter. J'aurais aimé aussi qu'il fût fait mention de ces atlas régionaux qui sont en chantier partout dans le monde roman, non seulement en France mais aussi en Espagne, en Roumanie.... Il est vrai que le livre est une traduction dont l'édition suédoise est sans doute bien antérieure. Un dernier regret : je n'ai pas trouvé le nom de B. Hasselrot, l'un des meilleurs francoprovençalistes, parmi les noms des romanistes suédois.

P. GARDETTE.

*Actes du premier Colloque international de linguistique appliquée, organise par la Faculte des Lettres et des Sciences humaines de l'Université de Nancy, 26-31 octobre 1964*, Annales de l'Est, Mémoire n° 31, Nancy, 1966, 359 pages. — Le Groupe de traduction automatique de l'Université de Nancy avait d'abord fait le projet d'un colloque autour du thème de l'information sémantique. L'intérêt suscité par cette initiative a conduit les organisateurs à ouvrir leur réunion à un autre thème, celui de la pédagogie des langues vivantes. Le nombre des participants, plus de deux cents, a témoigné de l'attrait de ces questions. Une Association internationale de Linguistique appliquée a été créée, qui aura dorénavant la charge des congrès. Voici les titres des rapports présentés à Nancy et publiés dans ce volume (avec d'importantes interventions préparées) : *L'utilisation de l'information sémantique pour la résolution des ambiguïtés syntaxiques* (M. Lamb), *L'utilisation de l'information sémantique pour le choix des unités lexicales* (Mme Hirschberg), *La résolution des polysémies dans les textes écrits et structuration de l'énoncé* (M. Dubois), *L'utilisation de l'information sémantique en documentation automatique* (M. Gardin), *L'apport de la linguistique quantitative* (M. Eggers), *Structures lexicales et enseignement du vocabulaire*

(M. Coseriu), *Les structures syntaxiques fondamentales et leur enseignement* (M. Isačenko), *Les problèmes pédagogiques de la traduction* (M. Catford), *État actuel des enquêtes sur les langues parlées et les langues de spécialité* (M. Rivenc), *La coopération européenne en matière de linguistique appliquée* (M. Nord).

P. G.

Gerhard ROHLFS, *Einführung in das Studium der romanischen Philologie, Allgemeine Romanistik französische und provenzalische Philologie.* Heidelberg, Carl Winter, 1966, 202 pages. — Ce petit volume est la seconde édition de celui que G. Rohlfs publia en 1950 sous le titre *Romanische Philologie, erster Teil.* Il ne comprend plus les pages consacrées à la littérature française. En revanche on y trouvera un supplément presque aussi long que le corps du volume, et qui concerne les années 1950 à 1965. Cet ouvrage, destiné aux grands étudiants et à leurs maîtres est un précieux memento de ce qui a été écrit de plus important concernant la philologie (et la linguistique) romane du domaine galloroman. La répartition des faits entre « Französische Philologie » et « Provenzalische Philologie » fait que le francoprovençal est placé dans le second de ces deux domaines, à côté du gascon. Ce n'est pas grave, et cela nous change des ouvrages qui font du francoprovençal un dialecte attardé de la langue d'oïl !

P. G.

Demetrio GAZDARU, *Controversias y documentos lingüisticos.* Instituto de Filología, Facultad de humanidades y ciencias de la educación. Universidad nacional de La Plata. 1967, 241 pages. — L'Académie des Lincei conserve, parmi les manuscrits d'Ascoli, la vaste correspondance que le grand Italien entretint pendant un demi-siècle avec les plus grands linguistes d'Europe, particulièrement ceux d'Allemagne. M. G a eu l'idée de publier quelques-unes des lettres de ces correspondants en les groupant selon les sujets qui y sont abordés (par ex. la controverse touchant les lois phonétiques), parfois selon les correspondants (par ex. les lettres de Saussure).

P. G.

Veikko VÄÄNÄNEN. *Étude sur le texte et la langue des Tablettes Albertini.* Annales Academiae Scientiarum Fennicae. Helsinki, 1965, 66 pages. — On connaît l'admirable publication des *Tablettes Albertini* par C. Courtois, L. Leschi, C. Perrat et C. Saumagne. Il a toutefois semblé à M. Väänänen que les faits linguistiques n'y étaient pas traités du point de vue historique et que l'étude linguistique du vocabulaire restait à faire. Il a donc entrepris un nouvel examen linguistique des *Tablettes* en tenant compte des données fournies par d'autres monuments du latin tardif. D'autre part un examen de la reconstruction proposée par M. Saumagne du « formulaire modèle » l'a amené à tenter d'établir les principaux éléments communs des *Tablettes.* Enfin il présente, à titre d'exemples, trois échantillons du texte sous forme d'édition critique. Il nous donne ainsi un très utile complément à la belle édition de ce précieux texte.

P. G.

*Sponsus. Dramma delle virgini prudenti e delle vergini stolte.* Testo letterario a cura di d'Arco Silvio AVALLE. Testo musicale a cura di Raffaello MONTEROSSO. Milano-Napoli,

Riccardo Ricciardi, 1965, 134 pages + 6 pages de fac-similés. — La première partie de cet ouvrage est une édition critique du *Sponsus*, que nous devons à M. Avalle, qui nous a déjà donné une édition savante de la *Passion* de Clermont-Ferrand. Dans la seconde partie, M. Monterosso étudie la lecture mélodique des notations musicales, et en présente une transcription moderne.

P. G.

Dafyd EVANS, *Lanier. Histoire d'un mot*. Publications romanes et françaises, XCIII. Genève, Droz, 1967, 133 pages. — Cette intéressante étude est consacrée à l'histoire d'un mot : l'afr. *lanier*. Il figure dans les dictionnaires de l'ancienne langue avec trois sens différents, ou même sous trois rubriques différentes : lanier 1 « ouvrier en laine » ; lanier 2, adjectif, « vil, lâche » (d'un homme) ; lanier 3 « espèce de faucon ». Commençant par lanier 3, l'auteur propose d'y voir un **anier* « chasseur d'ânes », comme le *gruier* est un chasseur de grues. Ce lanier chasseur n'avait pas la réputation du gruier ; il était *vilain*, tandis que le gruier était *gentil*. Rien d'étonnant qu'il ait pu désigner un mauvais chevalier, couard au combat, et devenir ainsi adjectif : c'est le lanier 2. Ce lanier 2 est tardif et ne connaît une certaine vogue que dans le dernier quart du XIIe siècle : on l'accueille alors favorablement à la rime, où il va continuer à figurer pendant le XIIIe siècle. Il disparaît avec les chansons de geste, vers 1400.

P. G.

Dietrich Hauck, *Das Kaufmannsbuch des Johan Blasi (1329-1337)*. Saarbrücken, 1965, 572 pages en 2 vol. — « Rencontrer un livre de raison ... est une bonne fortune ». Cette fortune est arrivée à l'auteur qui sur les indications de M. E. Baratier, a pu étudier le livre de raison d'un marchand marseillais du XIVe siècle. Le marchand aimait écrire et ne s'est pas contenté de sèches notations d'inventaire ou de comptabilité. Aussi son livre offre-t-il bonne matière à une étude linguistique. Cette étude occupe le second volume ; le premier contient l'édition du texte et une étude historique et de civilisation. Les romanistes y trouveront notamment un inventaire du vocabulaire, riche en noms de marchandises.

P. G.

*Études de linguistique franco-canadienne. Communications présentées au XXXIVe Congrès pour l'Avancement des Sciences (Québec, novembre 1966)* publiées par Jean-Denis GENDRON et Georges STRAKA. Paris-Québec, 1967, 175 p., nombreuses illustrations dans le texte. — Les Canadiens n'ont pas l'habitude de publier les communications présentées aux congrès annuels de l'Association canadienne-française pour l'Avancement des Sciences. Et c'est grand dommage. En attendant qu'ils le fassent, G. Straka a recueilli les communications linguistiques du congrès de l'an dernier dans un volume de la « Bibliothèque française et romane » du Centre de Philologie de Strasbourg, plus précisément dans la série « Langue et littérature françaises au Canada ». Ont déjà paru dans cette série la *Bibliographie linguistique du Canada français* de G. Dulong et *Tendances phonétiques du français parlé au Canada* de J. D. Gendron (*RLiR* XXX, 435, XXXI, 227). Ce troisième volume est en tout digne des deux précédents. Il contient les communications suivantes : G. DULONG, *L'anglicisme au Canada français* (p. 9 à 14),

J. D. GENDRON, *Le phonétisme du français canadien du Québec face à l'adstrat anglo-américain* (p. 15 à 67), M. BOUDREAULT, *Rythme et mélodie, étude instrumentale comparative entre sujets québécois et français* (p. 69 à 88), G. LAVOIE, *Analyse de « Vision du soir », poème en prose de F. A. Savard* (p. 89 à 105), R. CHARBONNEAU, *Le test phonétique pour l'audiométrie vocale au Canada français* (p. 107 à 124), P. L. LEON, *H et R en patois normand et en français canadien* (p. 125 à 142), J. G. CHIDAINE, *CH et J en saintongeais et en français canadien* (p. 143 à 151), L. E. HAMELIN, *Classement des noms de lieux du Canada* (p. 153 à 163), H. DORION, *Doit-on franciser les noms de lieux du Québec?* (p. 165 à 174).

P. G.

Marie-Thérèse MORLET, *Étude d'anthroponymie picarde. Les noms de personne en Haute-Picardie aux XIIIe, XIVe, XVe siècles.* Société de Linguistique Picarde, Musée de Picardie, Amiens, 1967, 468 pages. — Les thèses d'anthroponymie ne sont pas nombreuses en France. Aussi devons-nous noter avec soin celle qui vient de paraître. Son auteur nous avait déjà donné plusieurs articles consacrés aux noms de personnes à Eu, à Amiens, à Provins, qui annonçaient le gros ouvrage d'aujourd'hui. Elle y étudie les noms de personne (le second nom, pas le nom de baptême) contenus dans les documents des trois siècles importants pour leur histoire. Elle les a groupés d'après leur formation en quatre chapitres : les noms d'origine (les noms de lieux), les noms issus d'anciens noms individuels, les noms de métiers, les sobriquets. Pour chacun de ces groupes elle donne la fréquence relative et l'évolution de cette fréquence au cours des trois siècles considérés. Au terme de cette patiente analyse, qui a sa valeur en elle-même, elle présente quelques conclusions. Je note celle-ci : dans cette région de Haute-Picardie, où l'artisanat avait pris un grand essor, la proportion des noms de métiers est importante. J'ajoute que la variété des métiers est très intéressante ; la liste de leurs noms évoque pour nous un moment de l'histoire sociale et de l'histoire des techniques. Dans une troisième partie (qui est plutôt une deuxième, car la première consacrée aux noms de baptême est plutôt un chapitre préliminaire) l'auteur nous donne le répertoire de tous les noms qu'elle a relevés et étudiés, avec l'indication des documents où elle les a trouvés et les mots qui l'entourent (prénom, nom du métier). Ce livre sera donc doublement utile : par l'élaboration des documents et les conclusions, mais aussi par le répertoire auquel tous ceux qui travaillent sur les noms de personne aimeront à se reporter.

P. GARDETTE.

Juan RUIZ, *Libro de buen amor*. Edición crítica de Joan COROMINAS. Biblioteca románica hispánica, dirigida por Dámaso Alonso. Madrid, Editorial Gredos. Un vol. de 18 × 27 cm, 670 pages. — L'œuvre étrange et attirante de Juan Ruiz vient de trouver un éditeur modèle. Avec la science et le talent que l'on sait, M. J. Corominas a patiemment étudié les sources originales de l'œuvre, le texte lui-même, les commentaires qu'il a inspirés. Il présente le texte qu'il a établi sur les pages impaires en le faisant suivre de l'apparat critique ; sur les pages paires sont présentées en double colonne les commentaires et les explications. Dans un important prologue l'éditeur discute les problèmes de l'édition, de la métrique, de la langue de ces poèmes. C'est un bel ouvrage qui fait le plus grand honnneur à la science espagnole.

P. G.

*Cançoner popular de Mallorca*, replegat i ordenat pel P. Rafel GINARD BAUÇÀ, amb un estudi preliminar per Francesc de B. MOLL. Volum primer. Mallorca, Editorial Moll, 1966, LXXXIV + 372 pages. — Pendant plus de quarante années le P. Ginard a recueilli patiemment le riche trésor des chants populaires de Majorque, que Francesc de B. Moll a entrepris de publier. L'ensemble représentera quatre volumes. Celui qui vient de paraître contient, après une étude préliminaire de F. de B. Moll, le groupe des « amoroses », réparties en plusieurs sections selon les thèmes : absencia, amor i mort, desig, lloança de la bellesa, sofriment per amor, festeig, gelosia, de picat. Ce beau recueil apporte des documents à ceux qui s'intéressemt à la littérature populaire et à la langue catalane.

P. G.

Giovanni OMAN, *L'ittionimia nei Paesi Arabi del Mediterraneo*. Quaderni dell' Archivio linguistico Venete. Firenze, Olschki, 1966, XLVIII + 295 pages. — La moitié des côtes de la Méditerranée appartient au monde arabe, de la Syrie au Maroc. L'enquête sur ces côtes a posé un difficile problème aux initiateurs de l'*Atlante Linguistico Mediterraneo*. Et après la mort prématurée de A. Steiger, qui était le responsable de ces enquêtes, on pensa même restreindre l'atlas à la partie européenne du bassin de la Méditerranée. L'*ALM* eut alors la bonne fortune de voir venir à lui un jeune arabisant italien, Giovanni Oman, qui dans un temps relativement bref accomplit les vingt enquêtes désirées en pays arabe. Non content d'apporter ainsi une aide importante à une œuvre collective, G. Oman nous donne aujourd'hui une monographie de la faune marine des côtes arabophones, qui est sans doute la première monographie onomasiologique d'un tel domaine.

P. G.

Gerhard ROHLFS, *Lengua y cultura*, Anotaciones de Manuel ALVAR, Éditions Alcala, Madrid, 1966, 207 pages (26 photographies et dessins, 12 cartes). — La traduction de « Sprache und Kultur » que Manuel Alvar offre à des lecteurs espagnols et hispano-américains n'est pas la simple traduction de la conférence que M. G. Rohlfs publia en 1928. Ce texte de 1928, M. G. Rohlfs l'a lui-même considérablement annoté, développé, précisé, si bien que, comme le dit M. Alvar dans son prologue, « ce que l'on avait pensé être une simple plaquette a pris le caractère d'un livre ». D'autant plus que M. G. Rohlfs a jugé bon d'adjoindre à « Sprache und Kultur » deux autres essais : « Sexuelle Tiermetaphern » (1926), et « Romanischer Volksglaube um die 'Vetula' » et « Nachträge zum Volskglauben um die 'Vetula' » (1939). Aussi, pour que l'ouvrage soit plus cohérent, quelques retouches de détail ont dû être apportées, en accord avec l'auteur qui a personnellement corrigé les épreuves.

Mais le travail de M. M. Alvar ne s'est pas limité à traduire et présenter ces trois essais. Soucieux non seulement d'informer mais de former ses lecteurs, il a annoté l'œuvre de M. G. Rolhfs, ceci afin d'« illustrer avec des exemples hispaniques ce que l'auteur présentait pour le monde roman », ou de « faire le point sur les problèmes espagnols ». Ces annotations sont extrêmement précises et bien documentées ; elles sont complétées par 38 illustrations dont certaines sont inédites.

Ajoutons que l'ouvrage comprend une bibliographie exhaustive des travaux de M. G. Rohlfs, qu'il a mise à jour lui-même : cette bibliographie va jusqu'en 1966 (nº 324)

et annonce 7 études alors sous presse (nos 325 à 331). Enfin, un index d'auteurs, un index de mots et un index de mots grecs terminent le volume. Nous avons là un travail exemplaire, et dont les lecteurs français qui ignorent l'allemand souhaiteraient trouver l'équivalent en France.

Marie-Rose AUREMBOU.

Louis KUKENHEIM, *Grammaire historique de la langue française. Les parties du discours.* Publications de l'Université de Leyde, vol. XIII. Presses universitaires de Leyde, 1967. 1 vol. de VI + 172 p. + deux tableaux hors texte. — En publiant ce premier volume de sa *Grammaire historique*, M. Louis Kukenheim, à qui nous devons déjà d'excellents travaux, et en particulier l'*Esquisse historique de la linguistique française*, a obéi sans aucun doute à un souci pédagogique. L'exposé est clair et refuse de s'embarrasser de discussions théoriques ou de querelles de définitions, réservées à des spécialistes. L'auteur, quand il parle des « parties du discours », n'ignore pas que la valeur même de cette notion a été contestée. Cependant, il pense qu'on peut s'accommoder d'un tel système qui a résisté aux critiques depuis les grammairiens grecs. D'ailleurs, il ne fonctionne pas mal pour un exposé historique qui va du latin au français moderne. Comme le livre est destiné d'abord aux étudiants, même débutants, l'auteur pense qu'il doit, pour ne pas dérouter son lecteur, se servir de notions connues et ne pas s'écarter de la tradition grammaticale reçue. Pour son ouvrage M. Kukenheim revendique le privilège de l'originalité : « La matière, dit-il, a été distribuée autrement que chez mes prédécesseurs ». En effet à l'intérieur des grandes divisions qui sont, elles, traditionnelles (éléments nominaux, éléments verbaux, éléments de relation), chaque chapitre comprend trois parties : d'abord une présentation des formes telles qu'on les rencontre dans les anciens textes, puis une brève exposition de l'évolution de ces formes depuis le latin jusqu'au français moderne, enfin une étude de la fonction que remplissent ces formes et des valeurs les plus habituelles qu'elles assument dans le discours. Le deuxième paragraphe, nécessairement le plus copieux, distingue dans l'évolution trois phases : le point de départ (latin classique ou latin parlé dit « vulgaire »); la phase pré-grammaticale (ancien et moyen français); la période de consolidation (du XVIe siècle à nos jours). Le contenu du troisième paragraphe paraît relever plutôt de la syntaxe, mais, dit l'auteur, ce sujet « dans une grammaire historique, trouve mieux sa place dans la morphologie, qui ne serait qu'un squelette si elle négligeait d'exposer à quoi servent les formes qu'elle présente ». Un autre point signalé dans l'Avant-Propos est le suivant : « Pour expliquer les phénomènes nous n'avons pas négligé d'attirer l'attention sur des conceptions linguistiques plus modernes, tout en évitant les explications forcées et les reconstitutions par trop imaginaires » (prudence louable dans un manuel qui se veut élémentaire) « : tantôt ce sera une interprétation d'ordre psychologique, tantôt une d'ordre sociologique, tantôt encore ce sera un appel aux structuralismes de diverses obédiences. Et, à l'occasion, nous avons signalé l'importance de la modulation, aspect trop négligé jusqu'ici ». Ce que M. Kukenheim appelle la prosodie du français est l'objet de nombreuses discussions. Les spécialistes diront ce qu'ils pensent de la solution proposée. Le tableau très détaillé des verbes irréguliers (p. 116 à 144) sera assurément très précieux pour les étudiants, de même que les deux tableaux synoptiques glissés dans la pochette que forme la troisième page de la couverture. Le lecteur peut embrasser ainsi d'une

seule vue les principales formes de l'ancien français et celles de l'ancien provençal. La présentation est fort ingénieuse.

Un traité de grammaire historique qui se veut simple et clair et cependant nouveau dans sa présentation, telle est la première partie de cet ensemble dont M. Kukenheim nous promet la suite, traitant des syntagmes, pour l'année qui vient. Une troisième partie étudiera enfin le phonétisme et paraîtra ensuite. Mais déjà ce volume rendra de grands services et permettra une connaissance meilleure de l'histoire du français. Il faut remercier M. Kukenheim qui travaille si bien à Leyde à faire connaître notre langue.

Jean BOURGUIGNON.

Frédéric DELOFFRE, *La Phrase française*. Société d'édition d'enseignement supérieur. Paris, 1967. 1 vol. de 144 pages. — Cet excellent petit livre reproduit un cours donné aux étudiants de licence, pour lesquels la nouvelle organisation prévoit un enseignement descriptif et normatif de la grammaire française. Pour cette initiation, le professeur a pensé, à juste titre, que l'étude de la phrase française offrait un excellent terrain. Heureux étudiants — et on souhaite qu'ils aient apprécié leur chance — qui ont pu bénéficier de l'enseignement d'un tel maître !

On ne cherchera donc pas dans cet ouvrage des vues originales sur la syntaxe ou le résultat de découvertes inédites. A peu près tout ce que dit M. Deloffre se retrouve dans les manuels de grammaire quelque peu complets, mais la présentation est singulièrement claire et l'exposé est d'une précision remarquable. L'auteur n'a pas sacrifié au « délayage » et est parvenu à mettre dans un volume de dimension modeste l'essentiel des questions que pose l'étude de la phrase. Si le lecteur le désire, il lui reste toujours la possibilité de recourir aux traités plus importants.

Quelques chapitres attirent davantage l'attention, parce qu'ils condensent en quelques pages des notions capitales. Le chapitre premier, par exemple, présente des définitions très étudiées de la grammaire, de la linguistique, de la stylistique et de la philologie. On trouve avec plaisir sous la plume de M. Deloffre des jugements équilibrés et des réflexions tout à fait sages sur la linguistique et sur la stylistique. Nous savons quel maître est notre auteur en ce domaine de la stylistique. Les caractères fondamentaux de la phrase sont exposés au second chapitre avec une rare habileté. Quant au dernier chapitre du livre, les « Conclusions », il traite des « lois » de la phrase française. Richesse du français en « outils » conjonctifs, ordre des mots et ordre des propositions, phrase liée, phrase morcelée, éléments de même rang, telles sont les questions examinées ici. En quelques pages nous avons une introduction à l'étude de la phrase « considérée comme une organisation musicale et logique,... un des points essentiels de l'analyse stylistique ». On regrettera seulement la brièveté de ces indications, brièveté imposée à l'auteur par les limites de son travail, mais on espère pouvoir lire bientôt le résultat des recherches de M. Deloffre dans ce domaine difficile. Un article a déjà dû paraître en Hollande avec ce titre alléchant « Le rythme de la prose : objet et méthodes de l'analyse », mais nous n'avons pas eu la chance de pouvoir en prendre connaissance.

Nous avons essayé de dire les mérites de ce petit livre ; que tous ceux qui ont à étudier ou à enseigner la syntaxe du français le lisent maintenant, ils ne seront pas déçus par ce qu'il leur apportera.

Jean BOURGUIGNON.

Georges Le Bidois et Robert Le Bidois, *Syntaxe du français moderne*. Deuxième édition. Éditions A. et J. Picard et Cie. Paris, 1967. 2 vol. de XX + 562 et XII + 796 pages. — Tous ceux qui s'intéressent à la langue française par goût ou par profession se réjouiront de la réimpression des deux gros volumes de la *Syntaxe du français moderne* de MM. Georges et Robert Le Bidois. Depuis longtemps déjà la première édition de cet ouvrage était introuvable en librairie et il fallait être favorisé par le hasard pour en rencontrer un exemplaire. Ce succès et le fait que les possesseurs gardaient jalousement leurs deux volumes prouvent à l'évidence que ce travail était de bonne qualité et qu'il comblait une réelle lacune. Après avoir songé à refondre les quelques quinze cents pages du texte et à procéder à une mise à jour, après avoir repoussé la tentation de les condenser dans les limites d'un « Précis », M. G. Le Bidois s'est résigné à réimprimer les deux volumes en y ajoutant seulement des « Notes complémentaires ». L'auteur assurément a aperçu l'inconvénient d'une pareille organisation qui oblige le lecteur à aller du texte aux additions, aux notes complémentaires et aux errata. Les raisons qu'il donne de sa décision sont parfaitement acceptables : mieux vaut un ouvrage ainsi fait que pas d'ouvrage du tout. Nous sommes de son avis quand il fait allusion au vide que causait la disparition du marché de la seule Syntaxe du français moderne écrite par des Français. Certes les travaux de Sandfeld (réédités aussi tout récemment), de C. de Boer, de M.M. Wartburg et Zumthor sont précieux, mais ils sont conçus et présentés autrement. Quant à ceux de M.M. Gougenheim et Tesnière ils font partie de cette catégorie d'entreprises que M. Le Bidois juge avec une sévérité que, sans doute, tout le monde n'approuvera pas. On trouvera, peut-être, étrange et inquiétant qu'un linguiste de sa qualité manifeste un tel dédain pour les orientations nouvelles de la science grammaticale. Il est vrai que le récent colloque sur les méthodes de la grammaire ne semble pas avoir permis aux tenants de la tradition et à ceux de la nouveauté de trouver un véritable terrain d'entente.

M. Le Bidois a raison, d'autre part, d'insister sur la richesse des exemples produits, fondements d'une description fidèle et d'une analyse minutieuse des réalités du langage. Mais n'est-on pas obligé d'admettre que depuis trente ans l'édition des textes a fait quelques progrès ? On peut alors se demander si ce n'est pas courir un risque d'inexactitude ou même d'erreur que d'utiliser les exemples dans leur état d'il y a trente ans. Certes le risque est minime quand il s'agit d'auteurs modernes et contemporains, mais les auteurs du Moyen Age, ceux du XVIe siècle, Pascal et même Chateaubriand, à supposer qu'on ait utilisé l'édition Biré ? Nous avons relevé au tome I, p. 75 en note : « Pourtant au pluriel Pascal l'a accompagné de « des » (il s'agit du mot « foison ») : « Je vois donc des foisons de religions en plusieurs endroits du monde. » Il conviendrait de ne pas laisser proscrire un tour si expressif ». Or les éditeurs modernes de Pascal ont lu : « Je vois donc des faiseurs de religions... » Le danger n'est donc pas chimérique.

Ces remarques ou plutôt ces réserves n'enlèvent rien aux mérites d'un ouvrage aussi solide, que chacun s'accorde à reconnaître irremplaçable. La finesse des analyses et l'abondance des exemples (qu'il faudra parfois contrôler, peut-être) en font un excellent instrument de travail. Nous ne pouvons que souscrire au vœu formulé à la fin de la préface de cette seconde édition : « Que cette réimpression rencontre auprès du public lettré le même succès que la première édition ».

Jean Bourguignon.

Hector RENCHON, *Études de Syntaxe descriptive* I. *La conjonction « Si » et l'emploi des formes verbales*. Bruxelles, Palais des Académies, 1967. 1 vol. de 200 pages. — Depuis que la linguistique est devenue une science, les grammairiens ont tenté et réussi de grandes synthèses où la langue est soigneusement et complètement décrite. M. H. Renchon a pensé que, malgré ces grands travaux d'ensemble, l'ère des monographies n'était pas close. En effet, dit-il, « l'étude descriptive de la langue s'appliquant à une masse de faits en perpétuel devenir, il est inévitable qu'elle doive sans cesse se dépasser, se préciser et se corriger sur une multitude de détails ». Nul ne contestera cette affirmation. Les articles de revues spécialisées, les contributions aux divers « mélanges » ont souvent pour but d'apporter quelque lumière supplémentaire sur un point précis de grammaire. C'est pourquoi M. Renchon nous propose dans ce volume une « description de la concurrence des formes verbales dans les propositions auxquelles la conjonction « si » sert de commun dénominateur, mais qui, pour le reste, se révèlent à l'analyse de valeurs signifiantes fort diverses ». Son ambition n'est pas de formuler des théories nouvelles (la psycho-systématique de G. Guillaume semble l'effrayer !) mais de présenter un exposé, nuancé et plus détaillé qu'il serait possible de le faire dans un simple article, de ce problème souvent esquivé ou incomplètement traité dans les grandes syntaxes. L'auteur remarque qu'entre les doctrines formulées par les grammairiens et l'usage des auteurs il existe une marge assez remarquable. Tout se passe comme si l'usage, sur ce point, se sentait mal à l'aise dans les cadres que la grammaire normative a voulu lui imposer. « Les hésitations, les réserves qu'on relève chez les grammairiens montrent assez l'intérêt qu'il y a à tenter une synthèse du problème, accompagnée d'un essai de classement méthodique des cas où la forme en -rais après « si » est frappée d'interdit et de ceux, où au contraire, elle doit être considérée comme pleinement licite ». Voici encore une phrase qui montre la légitimité et l'intérêt de l'entreprise tentée par M. Renchon : « Un des résultats de notre tentative sera de montrer combien peut être délicate, parfois, l'appropriation du mécanisme syntaxique à l'expression de certaines nuances de la pensée ». Le plan adopté est simple et clair : cinq chapitres, que l'on ramènera facilement à quatre en groupant les deux premiers, à savoir : 1° Les fondements de la règle, historiques d'abord, psychologiques ensuite ; 2° La règle et son application en français moderne ; 3° Les exceptions à la règle ; 4° Les manquements à la règle. Le chapitre le plus important est celui qui traite des « exceptions à la règle » (quoi d'étonnant ?) et c'est aussi le plus original. Certes, les faits de langue enregistrés sont difficiles à interpréter et le classement qui en dépend peut être ici ou là contesté, mais on sera sensible à la finesse de l'analyse et à la science grammaticale de l'auteur. Il a, avec une saine critique, examiné la position de tous les grammairiens qui l'ont précédé — et là son information est très poussée — il a proposé des nuances plus délicates et des interprétations tout à fait judicieuses. Le dernier chapitre traite des vulgarismes « si + (saurez) ou (sauriez) » en France et en Belgique dont le progrès est constant. Certains grammairiens manifestent à l'égard de telles tournures plutôt de l'indulgence sinon de la complaisance. Elles s'expliquent par un goût superficiel de la logique, mais M. Renchon est de l'avis du maître Robert Wagner qui voit là une réaction malheureuse.

L'auteur s'est excusé par avance de l'aspect un peu touffu de son étude, de la progression parfois pénible de l'exposé et de l'effort imposé à son lecteur : c'est vrai, mais la simplicité serait signe de pauvreté ! Si l'étude est touffue c'est que la matière qu'elle

explore est elle-même touffue : chaque emploi pose un problème particulier et il est impossible de ramener à l'unité la diversité de l'usage. Si le lecteur doit faire un effort il se trouve, en fin de compte, bien récompensé car il n'a pas fait cet effort en vain. En outre M. Renchon est modeste, comme tout vrai savant et comme tout linguiste digne de ce nom : « Nous n'avons pas nourri un seul instant l'illusion de faire œuvre à la fois infaillible et exhaustive, comme parlent les doctes. Nous avons réuni des matériaux, beaucoup de matériaux : nous avons cherché à les grouper selon une certaine ordonnance. Peut-être les perspectives devront-elle être rectifiées et les hypothèses redressées. Le travail ne manquera point à ceux qui viendront après nous. L'essentiel n'est-il pas, tout compte fait, qu'à travers le temps qui fuit et les hommes qui passent, la vérité, dans tous les domaines où l'esprit humain peut trouver à s'exercer, lentement s'établisse ? » On ne saurait mieux dire et ces confidences sont très sympathiques. Ce livre est un bon livre et il sera lu avec intérêt et profit. Nous avons reçu la seconde partie de ces « Études de syntaxe descriptive » consacrée à la syntaxe de l'interrogation. Une première lecture nous a convaincu que sa valeur ne le cédait en rien à celle de la première partie que nous avons tenté de présenter. Nous ne pourrons en rendre compte que dans le prochain numéro de la Revue.

Jean BOURGUIGNON.

Maija LETHONEN, *L'expression imagée dans l'œuvre de Chateaubriand*. Mémoires de la Société Neophilologique de Helsinki, tome XXVI. Helsinki, 1964. 1 vol. de 566 pages. — Il nous faut féliciter M. V. Väänänen d'avoir inspiré ce travail sur Chateaubriand, le meilleur certainement depuis la thèse de M. J. Mourot : *Rythme et sonorités dans les Mémoires d'Outre-Tombe*. Chose à peine croyable, personne jusque-là n'avait eu l'audace, et il faut bien le dire, le courage, d'étudier à fond cet aspect du style de Chateaubriand. Pourtant dès longtemps on a reconnu l'importance de l'expression imagée dans son œuvre. Mme M. Lethonen a entrepris et mené à bien cette tâche considérable.

« Le but principal de cette étude est d'élucider l'évolution du langage imagé de Chateaubriand ». En fait, il semble bien que Chateaubriand n'ait pas tellement évolué, mais peu importe dans le fond, puisque c'est une telle intention qui a conduit l'auteur à examiner le plus grand nombre possible de ses ouvrages. Ainsi huit chapitres sont consacrés aux œuvres qui se situent entre les *Tableaux de la nature* et l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* (chap. III à X). Le chapitre XI, le plus abondant du livre (de la p. 233 à la p. 507) traite des *Mémoires d'Outre-Tombe* et des autres œuvres postérieures à 1811, c'est-à-dire les *Études Historiques*, l'*Essai sur la littérature anglaise*, le *Congrès de Vérone*, la *Vie de Rancé*. Dans le premier paragraphe du chapitre, qui porte le titre « Variantes d'images », Mme Lethonen suit le cheminement d'un certain nombre d'images entre des œuvres antérieures qu'elle n'a pas étudiées : *Voyage en Amérique*, *les Natchez* ou entre des inédits et les *Mémoires d'Outre-Tombe*. Dans le second paragraphe s'institue un parallèle très significatif entre le texte des *Mémoires de ma vie* et celui des *Mémoires d'Outre-Tombe*. On a remarqué qu'entre les premiers chapitres et celui-ci intervenait un changement de méthode. C'est d'abord la méthode « analytique » ou étude des images dans chaque œuvre ; c'est ensuite la méthode « synthétique » ou étude de toutes les images dans les œuvres postérieures à 1812. L'auteur s'est justifié sur ce point en montrant que les différences stylistiques entre les œuvres de la première période sont « si grandes qu'on

risquerait de déformer les faits en les considérant toutes ensemble; l'évolution stylistique de l'écrivain ne ressortirait pas avec assez de netteté ». Au contraire, il y a suffisamment d'unité dans les ouvrages de la seconde période pour concentrer l'analyse sur les *Mémoires d'Outre-Tombe* et considérer les autres œuvres seulement dans leurs rapports avec celle-ci. Étant donné que chaque image comporte deux termes : le terme propre, le comparé, et le terme imagé, le comparant, on a la possibilité d'une double classification. C'est pourquoi, dans les chapitres les plus importants, sont examinés les sources des images, les domaines auxquels l'écrivain les emprunte et les « thèmes » auxquels il les applique. En troisième lieu Mme Lethonen accorde une attention particulière à la forme des expressions imagées, c'est-à-dire à la manière dont elles sont grammaticalement introduites. Et cela pour la bonne raison qu'ayant évidemment besoin d'une classification, elle a choisi, en la simplifiant, dit-elle, celle que propose Christine Brooke-Rose dans son livre *A Grammar of Métaphor*, classification précisément basée sur les moyens d'expression grammaticale du lien qui unit les deux termes.

On ne saurait qu'approuver les réserves formulées à l'égard de la méthode statistique dont Mme Lethonen a bien reconnu les limites quand elle s'applique à un domaine qui relève de l'esthétique. On trouvera peut-être (et la critique a été formulée) que le chapitre intitulé « Considérations de Chateaubriand sur le langage figuré » est un peu court. Il est, en effet, loin d'être inutile de savoir ce que l'écrivain pensait de son art. Que le chapitre consacré au « Langage imagé vers la fin du XVIIIe siècle » soit, comme on l'a dit, superflu, c'est possible. Prenons-le donc simplement comme une introduction. De même le dernier chapitre qui reconnaît aux synesthésies de Chateaubriand peu de hardiesse et pour tout dire peu d'intérêt eût pu être supprimé et son contenu rattaché aux autres chapitres.

M. J. Mourot a adressé quelques reproches de détail au travail de Mme Lethonen. Il était impossible en traitant un sujet si vaste et si délicat que son auteur ne prêtât pas le flanc à la critique d'un maître aussi parfaitement informé. Mais ces reproches sont assez peu de chose à côté des mérites que M. J. Mourot reconnaît et souligne.

Cette thèse apporte vraiment du nouveau, et d'excellente qualité, pour la connaissance du style de Chateaubriand. Et bien que son auteur n'ait envisagé que de décrire l'image au sens strict du mot, c'est-à-dire telle que la rhétorique la définit, il parvient à nous donner quelques lumières intéressantes sur le type d'imagination de Chateaubriand. L'ouvrage de Mme Lethonen sera pour cet écrivain aussi indispensable que celui de l'abbé H. Lemaire l'est devenu pour Saint-François de Sales. Bien mieux, la rigueur exemplaire de la méthode fait qu'il peut servir de modèle. Les chercheurs qui se proposent d'étudier l'expression imagée dans tel ou tel auteur auront avantage à s'en inspirer. Nous souhaitons à cet ouvrage tout le succès qu'il mérite.

Jean BOURGUIGNON.

W. Theodor ELWERT, *Traité de Versification française des origines à nos jours*. Bibliothèque française et romane. Série A, no 8. Paris. Klinksieck, 1965. 1 vol. de X + 212 pages. — Ce *Traité de Versification française* est la traduction du livre *Französische Metrik* que M. Elwert a publié en 1960 aux Éditions Max Hueber à Munich. C'est une entreprise délicate que d'étudier le vers français, ainsi que l'ont constaté les participants du récent colloque de Strasbourg : trop de confusion règne encore dans la terminologie et les

options fondamentales sont trop divergentes. Dans ces conditions, un traité de versification, dans lequel l'auteur s'abstient volontairement d'aborder les questions controversées, risque d'apparaître comme un guide destiné aux poètes sans grande inspiration plutôt que comme une véritable étude du vers français. La difficulté de la tâche n'a pas rebuté le savant professeur de Mayence. Nous trouvons dans son livre tout ce que l'on peut désirer savoir sur le décompte des syllabes, la rime, les différents types de vers, la strophe et les poèmes à forme fixe. Toutes ces questions sont présentées avec beaucoup de clarté, illustrées de nombreux exemples, très judicieusement choisis. L'extérieur du vers français est parfaitement décrit, mais on peut se demander si c'est là l'essentiel : la question du rythme, c'est-à-dire de la nature et de la distribution des accents, le problème de la « mesure », apparaît bien comme aussi important, sinon davantage. Le Traité dit seulement quelques mots sur les « accents mobiles », se contente de parler de la césure et des discordances entre mètre et syntaxe, et cela uniquement sous l'aspect formel, du point de vue de la « règle ». L'auteur se limite à la constatation des faits et, peut-être par crainte de ce subjectivisme qu'il détecte, à juste titre d'ailleurs, chez Maurice Grammont, il semble s'interdire d'interpréter.

On peut regretter dans la bibliographie l'absence d'ouvrages importants comme *Langage et Versification d'après l'œuvre de Valéry* de M. Pierre Guiraud (Paris, 1953) ; *Esthétique et Structure du vers français* de M. Yves Le Hir (Paris, 1956) ; *Recherches sur la structure et l'origine des vers romans* de M. Michel Burger (Genève, 1957). L'ouvrage de G. Lote sur le vers du Moyen Age apparaît aux spécialistes d'aujourd'hui comme déjà dépassé. Et si la thèse de M. Mazaleyrat n'est pas encore publiée (ce que nous déplorons), il est possible de recourir aux *Notes bibliographiques : Pour une étude rythmique du vers français moderne* (Paris, 1963). Soulignons encore quelques points de désaccord : p. 67-68, il paraît difficile d'admettre que les vers du type : « Et près de vous ce sont des sots que tous les hommes » soient des alexandrins ternaires coupés 4 + 4 + 4. La césure à l'hémistiche paraît au contraire fortement marquée et permet la mise en relief de la partie rejetée : « Roi sans gloire j'irai//vieillir dans ma famille », « Cela dit, maître Loup//s'enfuit et court encore », « La belette avait mis//le nez à la fenêtre » etc... Ces vers ne sont pas rares à l'époque classique.

P. 69-70 se pose une question de terminologie non encore précisée : que doit-on appeler rejet et enjambement ? M. Elwert, qui reproche à Suberville de confondre les deux choses, semble bien lui-même encourir ce reproche au § 100. Les définitions qu'il donne ne nous satisfont pas entièrement. Par exemple, quelle différence y a-t-il entre ces vers de Corneille (où il est parlé de rejet) :

Oui, j'accorde qu'Auguste a droit de conserver
L'Empire où sa vertu l'a fait seul arriver.

et ceux-ci, de Chénier (où la discordance est appelée enjambement) :

« En ses bruyantes nuits Cithéron n'a jamais
Vu ménade plus belle errer dans ses forêts ». ?

Dans son ouvrage M. Le Hir a donné, semble-t-il, une bonne solution à ce problème.

P. 119. M. Guiraud, dans sa thèse, a démontré pourquoi l'alexandrin est considéré comme le meilleur vers français. Ce n'est pas seulement en vertu d'une pure superstition.

Ces remarques ne diminuent pas la valeur du travail de M. Elwert, que M. Mazaleyrat, orfèvre en la matière, apprécie en ces termes : « Un exposé clair, objectif et prudent des principaux problèmes posés par la versification française est présenté... aux étudiants de langue allemande dans [le] manuel de W. Theodor Elwert *Französiche Metrik* ». Peut-être cette prudence est-elle sagesse dans un domaine si délicat. Le propos de M. Elwert n'était pas de donner des solutions à des problèmes controversés mais de fournir à des étudiants des bases solides pour une meilleure compréhension du vers français. L'exigence que nous pouvons montrer vient de ce que nous attendons encore que nous soit expliqué, dans la mesure où cela est possible, comment et pourquoi un poème nous charme, que nous soit dévoilé le secret du vers français.

Jean BOURGUIGNON.

Nous avons encore reçu :

F. V. PEIXOTO DA FONSECA, *O Português Fundamental*, Lisboa, 1966, 75 p.

Alejandro CIORANESCU, *Diccionario Etimológico*, Fasciculo 7, Indices, Biblioteca Filológica, Universidad de La Laguna, 1966.

Lothar A. ENDELE, *Wortfolge und Integration, Untersuchungen zum Stil moderner französischer Prosa*. Inaugural-Dissertation. Tübingen, 1962, 115 p.

N. GREDT, *Sagenschatz des Luxemburger Landes*, 1967, 201 p.

Urs JOST, *Die galloromanischen Lehnwörter in Süditalien*. Bâle, 1966, 125 p.

Jorgu JORDAN, Valeria GUȚU, Alexandru NICULESCU, *Structura morfologică a limbii române contemporane*. Bucarest, 1967, 355 p.

*Bolletino della carta dei dialetti italiani*, 2, 1967, 133 p.

Albert BRECHT, *Je parle belgicain*. Bruxelles, Éditions vie ouvrière, 105 p.

Temistocle FRANCESCHI, *Sulla pronuncia di e, o, s, z nelle parole di non diretta tradizione con cenni sulla lenizione consonantica e la dittongazione in Toscana*. Turin, Giappichelli, 1965, 63 p.

Dalmira MAÇÃS, *Ironia e depreciação na língua portuguesa (a propósito da obra « estilística da ironia »)*. Coimbre, 1967, 126 p.

Robert A. HALL jr., *Idealism in Romance Linguistics*. Cornell University Press, Ithaca, New York, 1963, 109 p.

Veroboj VILDOMEC, *Multilingualism. General linguistics and psychology of speech*. Leyde, 1963, 262 p.

Angela Vaz LEÃO, *O periodo hipotético iniciado por se*. Belo Horizonte, 1961, 232 p.

*Le livre du roy Rambaux de Frise*, edited by Barbara NELSON SARGENT. Université de Pittsburgh, 1963, un vol. polycopié de 79 p.

*Les quinze signes du jugement dernier, Poème anonyme de la fin du XII^e ou du début du XIII^e siècle, publié d'après tous les manuscrits connus avec introduction, notes et glossaire* par Erik von KRAEMER, Commentationes humanarum litterarum, Societas Scientiarum Fennica, Helsinki, 1966, 109 p.

Raffaele SPONGANO, *Le prime interpretazioni dei Promessi Sposi*, Seconda edizione riveduta, Riccardo Patron, Bologne, 1967, 123 p.

Léon WARNANT, *Dictionnaire de la Prononciation française*, tome II, *Noms propres*. Éditions J. Duculot, Gembloux, 1966, XXXVII + 236 p.

# ERRATUM

Page 444, ligne 18 :

*au lieu de* : ...plus en re ef le rôle...
*lire* : ...plus en relief le rôle...